

4. J'EXISTE (JE NE FAIS QUE ÇA)

Essaie de comprendre, toi qui n'as jamais pédalé sur un vélo d'occase à travers une zone industrielle, mi-décembre, en route pour le Smic-horaire et la joie. Imagine-toi mercenaire pour le compte de Kelly Service, intérimaire sans ticket restaurant. Représente-toi douze kilomètres de faux plat au petit matin, tes jambes osseuses, ton cœur de rocker qui s'emballe et le souvenir encore trop proche d'un verre à moutarde rempli de whisky William Peel, reconnu saveur de l'année par un panel de punks à chien. Essaie de comprendre, toi qui n'as jamais déraillé à huit heures moins le quart en plein Schiltigheim, sordide périphérie strasbourgeoise, par moins dix degrés. Fais un effort d'imagination toi qui n'as oublié tes gants nulle part. Tu maudis ton putain de pif au bord de la nécrose. Tu maudis les sauts de chaîne et les nids-de-poule et toute l'Alsace. Tu maudis ta mère qui n'a pas su faire de toi un homme. Tu maudis les camions de livraison qui te frôlent et ne ralentiront même pas si d'aventure ils t'accrochent.

J'élabore une représentation mentale susceptible de me délivrer de la tentation de poser pied à terre, me coucher en chien de fusil sur le bitume et me laisser recouvrir par la neige devant le bâtiment en préfabriqué d'un organisme de gestion du Crédit Mutuel. Alors merde à tout ça. Je conduis une Buick Century 1957 rouge et blanche. La carrosserie est tellement chromée qu'on a envie de mordre dans une portière... La capote est relevée. La température extérieure se situe légèrement au-dessus des normales saisonnières. Il y a un gros chien sur la banquette arrière, un labrador golden retriever magnifique assis comme un homme, et qui me sourit. Il raconte qu'il était chien d'aveugle mais qu'il a tout plaqué pour tenter sa chance dans la vente en ligne de T-shirt fantaisie. On écoute la radio, de la country locale entrecoupée par la voix du speaker, rauque, hyper-lente. Le tableau de bord de la Buick me fait penser au vieux radio-réveil de mes parents. Nous traversons le Nouveau-Mexique. À mes côtés, cette bonne vieille Lucy Liu est en train de s'étaler de la crème hydratante. Elle porte un bikini blanc et une chemise en flanelle qui vole autour d'elle. La route est droite. J'ai donc tout le loisir de la regarder s'occuper de ses cuisses. J'ai soif. Comme s'il l'avait deviné, Jeff le labrador, le chien le plus *swag* de toute la création, est en train de me servir un verre, qu'il me tend par-dessus le siège avec une tape amicale sur l'épaule.

— Qu'est-ce que c'est ? je lui demande.

- Single malt, version millésimée, produit par la distillerie Glen Grant en 1950, répond Jeff.
 - Balance-moi un peu de coca là-dedans, tu seras gentil.
 - Aucun problème.
 - Je vais avoir besoin de fumer aussi...
- La radio diffuse *Looking out my Backdoor* du groupe Creedence.

8 h 02. J'essaie de cadenasser mon foutu vélo mais impossible de diffuser la moindre information avec mes mains gelées. Je laisse donc mon deux-roues à disposition dans le local désert de la société qui m'emploie depuis une semaine, en qualité de lutin postal. Mes collègues et moi vivons dans la crainte perpétuelle d'un envoi piégé. Une enveloppe contaminée au bacille de charbon, par exemple. Ou la correspondance d'un enfant déçu qui aurait affranchi sa toute dernière chiasse à notre attention. Il fait une chaleur insupportable dans l'*open-space*. J'ai envie de vomir. Quelqu'un me reproche d'être en retard. Sans la moindre idée de son niveau hiérarchique, je le méprise ostensiblement, par mesure de précaution. Je m'assois à mon poste. Une pile d'enveloppes m'attend. Je décachette la première en rotant un peu de William Peel, vous savez, le bourbon des champions. Le choc thermique provoque un long processus de distillation interne. Et voilà ce que je lis...

Père Noël, comment ça va ?

Est-ce que tu existes vraiment ? Yves dit que tu existes même pas, que c'est les parents. Quand même, je voudrais bien une Xbox, avec Kinect et Spyro's adventures, si tu l'as. Est-ce que tu voles ? Comment ça se passe ? Les rennes, ils vont bien ? Combien ils sont, au fait ? J'ai été sage, surtout à la fin, sauf quand j'ai craché sur Matéo, mais il avait craché aussi, en premier surtout. De toute façon, j'ai pris une fessée, donc bien puni déjà ! Peux-tu faire revivre Moustache, un chat qu'on avait, qui est mort à cause d'une voiture qui l'a roulé dessus sans faire exprès ? Peux-tu le faire revivre en marron et blanc, cette fois ? Je te fais mille baisers. Prends soin de toi, petit Papa Noël (si tu existes bien sûr...)

Joan, cinq ans et trois mois. Et demi. (Mon grand frère m'a aidé...)

Une lettre délicate à traiter. Beaucoup de questionnements, d'ordre métaphysique et pratique. Joan rencontre visiblement des difficultés à adhérer au mythe. Ma mission, en tant qu'employé intérimaire au sein de la plateforme nationale de traitement du courrier magique, consiste à réconforter l'enfant dans un vocabulaire simple, en personnalisant autant que possible ma réponse. Cinq cent caractères d'imprimerie maximum, espaces compris. Chaque employé est supposé traiter quatre-vingt courriers par jour.

Mon cher Joan,

Ta lettre m'a fait très plaisir. Elle m'a tout bonnement réchauffé le cœur. Il faut que tu saches que nous avons un temps dégueulasse par ici. Je commence à peine à me souvenir que je possède des doigts.

Je ne suis pas l'employé du mois. Mon plan de carrière se résume à solder ma taxe d'habitation. Kelly m'a déjà confié des missions stupides mais celle-ci figure sur ma dernière sélection pour les Césars. On nous a fourni une sorte d'argumentaire, un modèle type, dont je me suis servi pour confectonner un poulpe en origami, dès le troisième jour. Nous sommes supposés utiliser des phrases toutes faites, par exemple : « Un grand merci pour ta gentille lettre, [prénom de l'enfant]. Tu m'as trouvé en pleins préparatifs avec mes amis lutins. Le grand départ pour la distribution des cadeaux s'annonce fantastique et je ferai de mon mieux pour t'apporter tout ce que tu m'as commandé, mais ma hotte n'est pas si grande, tu sais, et il y a beaucoup d'autres enfants sur la Terre, ho ho ho ! » Cette dernière onomatopée est censée faire écho au rire débonnaire du Père Noël. Je le sais parce que j'ai posé la question à mon responsable, une larve pathétique, soit-dit en passant. Bref, cette phrase type est une autre manière de dire que tes parents sont des travailleurs pauvres, [prénom de l'enfant], et que tu ne pourras t'offrir l'intégralité du catalogue de La Redoute que dans trente-cinq ans, si tu te débrouilles bien avec tes études de commerce,

et à condition que tu ne claques pas toute ta paye en putes et cigarettes. Je m'abstiens de le préciser dans mon courrier, toutefois, par respect pour l'enfance dans sa globalité. Quoi qu'il en soit, j'ai décidé ce matin que ce serait mon dernier jour dans cette saleté de boîte. Il faut savoir s'arrêter de temps à autre, rappeler à l'assurance chômage qu'on existe, passer la main... Quand je vois le nombre de jeunes derrière moi, talentueux comme tout. Ces mecs-là ont besoin d'un avenir.

Tu te demandes si j'existe vraiment et je t'en félicite. Il ne faut pas croire tout et n'importe quoi, Joan. C'est important de développer son libre arbitre, à plus forte raison dans cette société où on cherche systématiquement à nous manipuler, crois-moi. Yves semble penser que ce sont tes parents qui achètent les cadeaux dans des grandes surfaces, malgré la crise, pendant ton cours de judo par exemple. Ce n'est pas idiot. Je ne dis pas que c'est vrai mais ça expliquerait quand même beaucoup de choses. Pourquoi est-il aussi difficile de trouver une place de parking chez Carrefour au mois de décembre, par exemple ? Je pense tout haut, n'en tire aucune conclusion hâtive, Joan...

Il ne faut surtout pas prendre les mêmes pour des demeurés monocellulaires consanguins de souche. Une majorité d'entre eux a aujourd'hui accès à Internet. Quarante-vingt-cinq pour cent des 13-15 ans se connectent au moins trois fois par semaine sur Youporn, c'est une statistique officielle et une vérité qui ne dérange personne. Comment

les convaincre de fréquenter le catéchisme, dans de telles conditions ? On voit bien qu'il existe un lourd décalage entre le mythe et la technologie moderne de l'information. Ma tâche, néanmoins, consiste à vendre du rêve. J'ai promis sur mon contrat de travail.

J'existe, Joan. Je ne fais que ça. La preuve, c'est que je prends le temps de répondre à ta gentille lettre. Qui pourrait le faire sinon le vrai Papa Noël ? Hein ? Qui ?... Un trentenaire bardé de diplômes qui chercherait à gagner un peu d'argent pour passer l'hiver, au sein d'une filiale sordide de La Poste, sans ticket restaurant et victime d'une machine à café hors service ?

Croyez-moi, j'ai du gros diplôme. Si je vous dis quel diplôme j'ai, je serai obligé de vous tuer comme on dit.

Mais soyons sérieux un instant si tu veux bien. J'existe, donc je suis. Yves est une canaille. Il veut pourrir ton enfance, car il est jaloux. J'imagine qu'il s'agit de ton grand frère et qu'il écoute du R'N'B contemporain, en se trouvant futé. Je le vois d'ici, ce préadolescent détestable. Car je vois tout, au fait. Bref, tu me demandes si je vole... Bravo, champion : encore une bonne question. Tu as dans la tête cette image de traîneau décoré avec beaucoup de mauvais goût, traversant les nuages, laissant derrière lui une traînée multicolore non-polluante. Mais comment fait-il, ô foutre de Dieu, te demandes-tu avec candeur. Une nouvelle fois, je salue ton esprit cartésien. J'espère

sincèrement que votre génération de geeks monstrueux, dopée à l'information en temps réel, se fera moins enculer que la nôtre, aveuglée par des chanteurs de rock alternatif suicidaires : ces branleurs ne nous auront légué que l'envie de trouser nos jeans et de nous tirer une cartouche de chevrotine dans le front. Je vole si je veux, car telle est ma force. C'est comme ça depuis que je suis né. Je suis l' élu. Je te conseille de regarder des films comme Matrix, ou Piège de cristal afin de mieux comprendre ce dernier point. Quand je monte sur mon traîneau en carton, je me dis « Tout cela n'existe pas. Je suis la matrice. Maintenant, décolle, saloperie de calèche. » Voilà comment je m'y prends. Vérifier régulièrement les bougies d'allumage, aussi. Tu vois que c'est assez simple finalement. Si tu crois aux Pokémons, tu peux largement croire en moi, Joan.

Une vingtaine d'employés s'entasse ici, de mi-décembre à Noël, dans une ambiance agrafeuse/coupe-papier/sandwich au thon. À ma gauche, une intermittente du spectacle rêve de devenir la nouvelle égérie Chanel, ou au moins de jouer dans un film d'auteur canadien, comme elle me l'a précisé un jour devant la machine à café. Ses chiffres sont excellents. Elle est très appliquée. Son poste de travail est impeccable, avec bouteille d'eau minérale et barres énergétiques en exposition permanente. Je me la ferais bien. Je ne me souviens plus exactement son prénom, cela dit. Je l'interpelle :

- Carine. Psst... Hey, Carine ?
- Moi, c'est Christelle. En fait...

— Pour ce que ça change, ça te dirait de sortir fumer une clope ?

— Je ne fume pas, déjà. Donc...

— Tu vapotes ? Tu veux une trace de coke, vite fait, aux chiottes ?

— T'as de la C ?

— Je pourrais, si ça te fait plaisir. Un verre d'eau, en attendant ?

— Non, allez c'est bon.

— Tu sais quoi ? On a fait un briefing avec mon équipe, je peux vraiment t'avoir un rôle dans le court-métrage dont je t'ai parlé. C'est moi qui ai écrit le scénario, comme je te disais. Vachement bien torché. Très costaud. Ça ressemble aux débuts de Kubrick, tu vois ?

— Connais pas, désolée.

— Tu ne sais pas qui est Stanley Kubrick ?

— Ben si, j'ai entendu le nom quand même, mais bon...

Encore une comédienne qui terminera sa carrière à 24 ans (figurante en costume de soubrette dans un porno soft historique).

Mes rennes vont bien, Joan. Merci de penser à eux. Nous avons été obligés d'en bouffer un, car ici aussi, la crise économique se fait douloureusement ressentir. Je te rassure, l'animal était malade et souffrait le martyre. Quelque chose au niveau des yeux, qui suintaient du pus. Il m'en reste tout de même sept, ce

qui est largement suffisant, dans la mesure où ils ne servent qu'à décorer le traîneau et qu'ils chient partout.

— Alors, comment ça avance, Michel, aujourd'hui ?

— Formidable, formidable. Merci David.

David, c'est notre manager. On est censés le vénérer, ou un truc dans le genre. Qu'est-ce qu'il a dans le slip, je vous le demande. À mon avis, un BTS force de vente, maximum. Ce mec devrait être en train de me proposer un rein ou son troisième enfant contre un poste de chef de rayon. Il y a décidément quelque chose de pourri au royaume des études secondaires. S'il cherche la lutte des classes, ce mongolien, je vais lui en mettre plein la gueule.

— Essayez d'avancer un peu, Michel. OK ?

— Je passe la seconde, David. Immédiatement.

Je suis heureux d'apprendre que tu as été bien sage, je te cite : « surtout à la fin ». Il faut être sage toute l'année, mon coquin ! Tu ne peux pas te contenter de faire un effort avant les fêtes, afin de t'attirer mes faveurs et faire oublier toutes les saloperies que tu auras pu commettre auparavant. Ça ne marche pas comme ça. Cela dit, je rends hommage à ton honnêteté, puisque tu confesses avoir craché sur ton camarade Matéo. Je te pardonne, fils. Moi aussi, parfois, j'ai envie de cracher à la gueule de mes lutins, qui sont de véritables traîne-savates. Je le fais parfois, pour plaisanter. Dans une entreprise comme la mienne, tu sais, la gestion du personnel est un vrai sacerdoce. Chaque année, ils

réclament davantage de pauses, de nouveaux uniformes, des Chèques-Vacances, que sais-je ? Par ailleurs, ils se reproduisent à un rythme effréné, pour toucher les allocations. Je pense sérieusement à délocaliser au Libéria. Tout ça pour dire que tu as eu raison de cracher sur Matéo, s'il t'avait mollardé dessus en premier. Il ne faut jamais tendre l'autre joue. Tu te ferais péter la rondelle toute ta vie, à ce petit jeu, Joan. Je te conseille des films comme Kill Bill ou Sympathy for Lady Vengeance afin d'illustrer ce propos.

À ma droite, il y a une fille que je n'avais jamais vue avant aujourd'hui. Elle remplace Arnaud, qui a tenté de mettre fin à ses jours parce qu'il n'arrivait pas à respecter les quotas. Heureusement, chez Kelly, aucun suicidaire n'est véritablement irremplaçable. Elle est jolie, cette nana. On est assez loin du label Lucy Liu mais on devine malgré tout un potentiel immense. Je ne l'ai pas encore vue debout mais je suis prêt à me porter garant pour son cul.

— Carine. Hey, psst... Carine ?

— Bérénice. Salut.

— Béré... Non, tu déconnes.

— Nisse. Bérénice. Tu peux le faire. Tout le monde finit par y arriver.

— Mais enfin, qui t'a fait ça ?

— Ma mère est fan de tragédie.

— Alors là, c'est réussi !

— Tu voulais quelque chose ? T'as perdu ta gomme ?

— Et si on se tirait d'ici, comme des princes ? On monte une boîte. Ça doit pas être bien compliqué. Tu sais faire quoi, à part être belle comme le jour ? Quel est ton incroyable talent ?

— La fellation, je crois.

— ...

— Je plaisante.

— Ouais ouais, bien sûr. Écoute. Moi, j'ai tellement de diplômes que ça devient franchement gênant de bosser ici. Sérieusement, j'ai dû tricher sur mon CV pour me mettre au niveau de David.

— Qui est David ?

— Notre manager et demi-dieu. Tu dois l'aimer comme un père.

— OK.

— Bérénice ?

— Essaie de le dire sans sourire, s'il te plaît.

— Bérénice...

— Bon, laisse tomber. Quoi ?

— Promets-moi que nous n'encouragerons jamais nos enfants à écrire au Père Noël. Promets-moi que nous leur diront la vérité. Ils y ont droit, je crois.

— Nos enfants ?

— Polyeucte.

— ...

— Et heu... Athéna.

— Charmant...

— C'est pas évident de trouver quelque chose qui colle avec ton style, Bérénice.

— Qu'est-ce qui te faire croire que nous allons avoir des enfants ensemble ?

— C'est inévitable. Avec toute cette baise qui nous attend dans les semaines qui viennent. La création d'entreprise, ça peut être très stressant. Il va falloir qu'on décompresse. Au début, on va se protéger mais je nous connais... Fatalement, tu vas tomber enceinte. Je ferai de mon mieux pour être un bon père pour Polyeucte et Athéna mais ce ne sera pas facile. J'ai eu moi-même une enfance mi-figue mi-raisin.

Je ne sais pas qui t'a collé une fessée, Joan, mais c'est un acte de barbarie. Tu devrais établir une main courante. Grâce aux dommages et intérêts couvrant le préjudice moral subi (à ce titre, je te conseille d'uriner partout ou de manger de la terre), tu pourrais t'acheter autant d'Xbox que tu le souhaites. Simple conseil. En ce qui concerne Moustache, feu ton chat, aplati par un chauffard, je suis au regret de t'annoncer que mourir est un acte irréversible. Il est temps que tu te familiarises avec le concept du décès, Joan. La décomposition d'un corps humain, vois-tu, débute quelques minutes seulement après le trépas. L'absence d'oxygène entraîne une acidification du sang tandis que les enzymes cellulaires amorcent le processus d'autolyse des tissus. Parallèlement, la rigidité cadavérique se forme dès trois à quatre heures après, disons... l'accident de bicyclette - c'est un exemple -, puis disparaît rapidement lorsque la putréfaction débute.

Tout cela est un peu compliqué mais comprends bien que Moustache n'est pas près de revenir, ni en marron ni en roux, que dalle. Tout Père Noël que je suis, il m'est impossible de ressusciter les morts, et si je le pouvais, pourquoi le ferais-je pour ton animal domestique quand je pourrais ramener Kurt Cobain ou Whitney Houston à la vie ? Tu vois bien que ta question était idiote, n'est-ce pas ?

Bérénice a profité de ma pause cigarette pour changer de poste. Quelle sale mentalité elles ont...

Joan, je sais que tu n'as rien demandé spécifiquement à ce sujet, mais permets-moi de te parler un instant des femmes. Et plus spécifiquement de leur absence. Je veux dire... La masturbation. La branlette. Oh, c'est le mal absolu, Joan ! J'ignore où l'on en est, à cinq ans et trois mois, mais tu ne me feras pas croire que tu n'y as jamais songé. J'ai eu l'occasion de lire Freud donc tombons les masques, toi et moi. Le cinéma porno, en particulier, peut causer des dommages irréversibles sur ta sexualité d'adulte. Ne sombre pas trop vite dans le streaming gratuit. Tu t'en mordras les doigts. Tu vas voir des choses, petit... Qui vont t'anéantir. Tu ne seras jamais plus capable du véritable amour. Tu t'aventureras dans le sexe avec trop de références. Tu ne peux pas te mettre à écouter du jazz manouche sans avoir au préalable vibré sur Tonton David. Il faut simplement que tu tentes ta chance comme si demain n'existait pas. D'ailleurs, demain existe très peu. Cela te paraît sans doute invraisemblable

aujourd'hui mais c'est très déprimant, crois-moi, de constater à quel point demain ne mène strictement nulle part, jour après jour après jour. Si tu y réfléchis trop, tu deviens fou. Je te promets un avenir sombre et médicamenteux si tu continues à penser que demain t'apportera un quelconque motif de satisfaction. C'est terrible mais la réalité ne fait aucun cadeau aux optimistes dans ton genre. Je dis ça à cause de ta question sur Moustache, à laquelle j'ai répondu avec le maximum de clarté il me semble. Qu'est-ce que je disais ? Je l'ignore... C'est une guerre de tous les instants, en somme. Si on te crache à la gueule, tu dois réagir comme un homme. Ta lucidité précoce fait plaisir à voir. Je t'admire, pour ça. Allez, tu peux compter sur moi pour la Xbox et Spyro's Adventures. C'est cadeau, comme on dit. Ça a été un plaisir d'échanger avec toi, Joan. Ne te branle pas trop et tiens-toi tout de même à l'écart des jeux vidéo. Ce sont les deux fléaux auxquels tu devras faire face. Tu vas gâcher un temps fou à pratiquer ces activités diaboliques. Sois fort. Préserve-toi. Si tu en sors vainqueur, il n'y aura plus rien que tu ne sois en mesure d'accomplir. Tu seras un mec en béton. Peut-être le Jean-Claude Van Damme de ta génération. L'avenir appartient aux onanistes modérés et aux joueurs d'échecs, tu saisis ? C'est à la fois très simple et terriblement complexe. Je t'embrasse bien fort.

Ton ami, le Père Noël.

— Bon, vous vous en sortez Michel ?

Cette nouvelle interruption dans mon labeur quotidien est le fait de mon supérieur hiérarchique direct, pour ne pas

dire vénérable. Il se la joue *cool* et *busy*, déambulant sans fatigue entre nos postes de travail, suggérant une virgule par-ci, un « ho, ho, ho » par-là, administrant une tape sur l'épaule de ses collaborateurs les plus dévoués. Je le tuerais volontiers à mains nues, ce mec.

— Michel ! On s'en sort ou on roupille ?

— Je m'appelle Hervé.

— Hervé ? Je vous ai toujours appelé Michel, moi.

— Au temps pour moi. C'est vous qui avez raison. Je suis Michel.

— ...

— J'y arrive jamais avec les prénoms, en fait. Carine, Christelle, Bérénice, Michel, Hervé, David... Tout se mélange. Athéna... Vous voyez ?

Voilà de quoi le déstabiliser un instant.

— Bon. Est-ce que vous vous en sortez ? On respecte les quotas ?

Sur mon bureau, une pile de lettres d'environ un mètre menace de m'engloutir à tout jamais. Impossible de ne pas penser à ce cher Gaston Lagaffe. Faut-il vraiment qu'il soit demeuré pour poser cette question.

— Ho ho ho, mais oui, j'avance fort. J'étais justement en train de conclure ma première lettre.

Je lui balance ça avec un enthousiasme presque obscène. Il se gratte nerveusement la nuque. Ma main droite se rapproche d'une paire de ciseaux à bouts ronds, tandis qu'il m'est soudain impossible de quitter sa veine jugulaire des

yeux. Sa tête oscille de droite à gauche en de brefs mouvements compulsifs.

— C'est une plaisanterie ou quoi ? Vous vous foutez de moi ? Nous traitons ici pas moins de quinze mille courriers par semaine. Vous comprenez ? Cela nécessite un rendement moyen de...

Je le laisse déjanter seul, le temps de me représenter mentalement un ours sur un monocycle. L'animal se débrouille correctement sur sa monture absurde, dévalant une colline verdoyante et dévalisant au passage quelques ruches à sa portée. Il se purlèche allègrement. Soudain, sa roue bute sur un nid de taupe et l'ours fait un saut périlleux avant. L'ours traverse alors la fenêtre d'une cabane de trappeur et s'écroule sur une chaise, devant une table dressée pour le petit déjeuner. Face à lui, un chasseur québécois mesurant six pieds de haut tartine sa biscotte avec application. L'homme et l'animal se dévisagent dans une tension palpable. L'homme a un mouvement vers son fusil de chasse, appuyé contre un tas de bois. C'est alors que l'ours dégaine un...

— Michel ? Vous comptez vous y mettre ou non ?

— Mais oui, bien entendu. Je suis à fond. Ce qui se passe, c'est que je bute sur un cas complexe. Joan confond le Père Noël et la métépsychose. C'est grave. Sans compter qu'il projette des crachats sur ses camarades de classe. J'peux pas traiter ça par-dessus la jambe...

La larve se penche alors au-dessus de moi, très lentement. Toute trace de convivialité a maintenant disparu de sa voix. Il murmure à mon oreille :

— Écoute-moi bien, sale petit branleur. Tu as exactement trois minutes pour expédier ce pli. Passé ce délai, je te fais virer sur-le-champ. On se comprend, Michel/Hervé ?

Je n'avais pas vu briller l'étoile de shérif sur le pan de sa chemise H&M. J'en suis tout bouleversé, si bien que je lâche les ciseaux, froisse le torchon sur lequel je travaille depuis quatre bonnes heures, attrape une copie vierge et commence à rédiger, de ma plus belle écriture à paillettes :

Cher Joan,

Merci pour ta charmante lettre. Le grand départ pour la distribution s'annonce fantastique : nous allons du nord au sud, d'est en ouest, à la ville, à la mer, à la campagne, à la montagne... C'est comme ça que nous arrivons chez toi et ta joie nous fait tant plaisir ! Je te demande d'être bien sage jusqu'à ma venue. Découvre un coloriage et des points à relier au dos de ma lettre. Amuse-toi bien mon petit Joan.

Je t'embrasse,

Père Noël

Je tends ma copie en pensant à ma taxe d'habitation, ainsi qu'aux arriérés de facture EDF qui décoorent mon réfrigérateur acheté à crédit. La larve ne saisit même pas la lettre, elle dit :

— Ajoutez un « ho, ho, ho » quelque part.

— Bonne idée, David.

Je m'exécute, glisse le courrier dans une enveloppe affranchie, scelle le pli et colle l'étiquette imprimée à l'adresse du jeune destinataire. Ensuite, je me lève, attrape ma veste, enfile ma veste, que je boutonne très lentement sous le regard ahuri de notre justicier ordinaire. Quand je suis tout à fait prêt à affronter la rigueur de l'hiver et du surendettement, je dis à la larve :

— Va bien te faire enculer, Julien.

— Je ne m'appelle pas Julien.

— Va bien te faire péter la rondelle quand même.

Quittant l'*open-space* comme un prince, je jette un dernier coup d'œil à Carine/Christelle, qui n'en revient pas, sa bouteille d'Evian à mi-chemin de sa bouche de suceuse de nœuds.

— Suis-moi ou crève, je lui lance.

— Qui ? Moi ?, elle répond.

Je pars seul, évidemment.